

## ABONNEMENT.

Saumur :	
Un an . . . . .	30 fr.
Six mois . . . . .	16
Trois mois . . . . .	8
Poste :	
Un an . . . . .	35 fr.
Six mois . . . . .	18
Trois mois . . . . .	10

## On s'abonne :

A SAUMUR,  
Chez tous les Libraires :

A PARIS,  
Chez DONGREL et BULLIER,  
Place de la Bourse, 33.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

## L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

## INSERTIONS

Annonces, la ligne . . . . .	20 c.
Réclamations . . . . .	30
Faits divers . . . . .	75

**RÉSERVES SONT FAITES**  
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées sans restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.  
Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

## On s'abonne :

A PARIS,  
Chez MM. HAVAS-LAFFITE et Co,  
Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

16 Octobre 1875.

## Chronique générale.

Le conseil des ministres s'est occupé avant-hier du mouvement préfectoral, mais il paraît que rien n'est encore terminé, puisque le *Journal officiel* n'a donné ni une mutation, ni une nomination. C'est le déplacement du préfet du Rhône qui est la principale cause de tous ces retards. M. Buffet ne serait nullement décidé, d'après tous les renseignements qui nous reviennent, à céder aux sommations de toutes les gauches, auxquelles se sont joints en dernier lieu quelques néo-républicains du centre droit.

Quant aux nominations de M. Chopin, préfet de l'Oise, à la direction générale des prisons, et de M. Ferrand, préfet d'Indre-et-Loire, à la direction des affaires civiles de l'Algérie, elles paraissent assurées.

S'il faut en croire le *Constitutionnel*, M. Ducros, préfet du Rhône, ne voulant pas, à la veille de la rentrée des Chambres, causer au gouvernement le moindre embarras, consentirait à échanger sa situation administrative contre celle de directeur des affaires civiles en Algérie.

Il se pourrait que son successeur à Lyon fût M. Welche, préfet de la Loire-Inférieure.

Voici, d'après le même journal, ce qu'il augure devoir se passer à la Chambre, dès la rentrée :

« Le ministre demandera immédiatement la mise à l'ordre du jour de la loi électorale ; les membres de la gauche, qui ne cessent de demander la dissolution, seraient

mal venus à retarder la discussion et le vote de cette loi par le dépôt d'une interpellation sur la politique générale du ministère.

« La majorité de l'Assemblée se prononcera en faveur de la demande du gouvernement et, le ministère devant poser la question de confiance dans le vote de la loi électorale, les membres de l'opposition pourront alors discuter d'une façon incidente la conduite du cabinet et essayer de le renverser. »

Ce n'est pas tout-à-fait l'ordre que paraissent vouloir suivre les radicaux.

La *Correspondance républicaine* annonce une grande réunion qui doit être tenue à la fin de la semaine au château de Millemont, chez M. Maurice Richard. Les partisans du prince Napoléon, parmi lesquels on compte MM. Emile Ollivier et Adelon, doivent délibérer sur la ligne de conduite qu'il convient d'adopter en vue des prochaines élections.

L'Agence Havas communique aux journaux la note suivante, au sujet de la dette turque :

« La plupart des journaux se demandent si le gouvernement français ne va pas intervenir à Constantinople en faveur des débiteurs français de l'emprunt turc, qui viennent d'être si étrangement atteints par la mesure de réduction que vous savez. Le gouvernement s'est demandé, en effet, comment et dans quelles limites il pouvait agir. Mais il ne se dissimule pas que le principal moyen d'action lui fait défaut, savoir : la puissance.

« Toutefois la question des affectations données au service des emprunts ottomans par la Porte fournit un terrain d'intervention, et si l'Angleterre et l'Italie, qui, avec nous, ont des intérêts à sauvegarder dans cette conjoncture, veulent se prêter à une démarche, elle aura lieu avec quelque chance

de succès, au moins très-relatif. Ce qui est le plus blâmable en tout ceci, c'est la déclaration du 4 octobre, par laquelle le grand-vizir assurait que les porteurs de rente ottomane n'étaient menacés d'aucune mesure de réduction.

« La foi orientale n'a pas été irréprochable en cette occasion, et les clameurs du public ont ici quelque fondement. Néanmoins, on espère que les fonds turcs se relèveront jusqu'aux environs de 30 à 32 fr., si le paiement de 2 fr. 50 est assuré. Cela fera encore du 8 ou 9 0/0.

« Le ministre des finances français se livre, en attendant, à une enquête pour savoir à peu près au juste à quel taux s'élève le chiffre des Rentes turques souscrites par notre pays. Il n'est pas inutile de rappeler que les emprunts ottomans en Europe ont commencé à l'époque de la guerre de Crimée. »

Par décision des ministres des finances et des affaires étrangères, la formalité du certificat d'origine pour les vins arrivant d'Italie, vient d'être rétablie.

Alsace-Lorraine. — Les Allemands, devenus les seigneurs et maîtres de ces provinces, ne s'inspirent guère des traditions de Jacques Bonhomme. Ceux qui sont en correspondance un peu suivie avec nos anciens départements ou qui lisent assiduellement les journaux, bien réservés pourtant et bien circonspects de l'Alsace et de la Lorraine, seront sur ce point d'accord avec nous.

Le gouvernement allemand fait néanmoins de grands efforts pour gagner les sympathies de ses subordonnés ; mais les notes les plus discordantes éclatent tantôt sur un point, tantôt sur l'autre. *L'Industriel alsacien* nous signale aujourd'hui un fait qui résume assez bien les tendances d'un groupe très-nombreux au-delà du Rhin, celui de la germanisation à outrance fondée sur la supériorité originelle de la race allemande.

Il s'agit d'un journal, *Das neue Strassburg*, qui a fait, il y a quelque temps son apparition en Alsace pour accomplir une tâche politique.

« Cette feuille, dit *L'Industriel alsacien*, menace les tièdes, dénonce les suspects, et se charge d'appeler sur eux les foudres de l'autorité. Elle n'épargne même pas les autres journaux, et nous en connaissons qui, s'il ne dépendait que d'elle, seraient à l'heure qu'il est supprimés sans autre forme de procès. Elle possède au dehors une sorte de police, et des correspondants la tiennent soigneusement au courant de tous les faits qui leur semblent porter un caractère délicat. Elle se fait l'auxiliaire du gouvernement, qui certainement se passerait d'elle volontiers ; elle excite son zèle, lui reproche au besoin sa mollesse, et se permet de le rappeler de temps à autre à ce qu'elle considère comme ses devoirs.

« *Le Neue Strassburg* a la monomanie du chauvinisme ; il poursuit d'une haine aveugle tout ce qui n'est pas l'Allemagne, tout ce qui ne porte point la marque de l'esprit allemand, et le moindre mot, le moindre geste qui lui rappelle de près ou de loin le caractère français le met dans une fureur qui devient grotesque à force d'exagération. Il fonde sur le tricolore comme le taureau sur le rouge... En Allemagne il faut être Allemand, « *im Deutschland muss man deutsch sein*, » voilà son programme. »

Ce journal aura certainement de l'écho au-delà du Rhin, et M. Thiel, son propriétaire, ne tardera pas, ainsi que M. le docteur Bernhardt Endrulat, son rédacteur, à devenir populaire dans le pays d'Arminius. (*Opinion nationale.*)

## Etranger.

ALLEMAGNE.

On télégraphie de Berlin à la *Correspondance diplomatique* :

Les Corses sont ingénieux, ils le prouvent dans cette circonstance.

Tavera, le plus intelligent de la réunion, trouva la combinaison tant désirée.

— Un de nous, dit-il, invitera le gardien à vider une bouteille de bon vin vieux chez le cabaretier voisin ; le gaillard, qui ne déteste pas le petit bleu, se fera un devoir d'accepter l'offre ; c'est alors, pendant qu'il absorbera le jus de la treille, que nous enfoncerons la porte à coups de pied et à coups de poing et délivrerons ce pauvre Napoléon qui doit joliment languir dans cette mesure.

Ce plan fut adopté et exécuté séance tenante. Le futur empereur échappa ainsi aux mains de Paoli, mais il avait encore à lutter contre d'innombrables difficultés pour se dérober aux recherches de ses ennemis.

Il s'arrêta quelques heures à *Ucciani* dans la maison de Poggoli et y prit un peu de repos.

Puis il se dirigea vers le village de Bastellica où il reçut un accueil des plus sympathiques de la part du paysan Costa.

Il arriva enfin à Ajaccio et descendit chez Lévie, son parent. Celui-ci lui ayant fait observer, avec juste raison, que son habitation était suspecte à cause des liens qui les unissaient, Napoléon se rendit, par une nuit sombre, aux *Sanguinaires*, où il s'embarqua pour la France.

Il fut dès ce moment hors de danger.

## Feuilleton de l'Écho Saumurois.

Un épisode de la jeunesse de Napoléon I<sup>er</sup>.

C'était en 1793, la horde révolutionnaire faisait entendre ses lugubres mugissements, et la hache implacable du bourreau tranchait les plus nobles têtes de France.

Les cris des victimes de la terreur retentirent jusqu'au cœur de la Corse, cette petite île de la Méditerranée devenue depuis si célèbre.

Le général Paoli, qui avait une grande influence sur ce peuple, éprouvait un tel dégoût pour les horreurs commises au nom et sous l'égide de la liberté, qu'il résolut de séparer son île de la France et de la placer sous la protection de l'Angleterre.

Poussé d'un autre côté par les sentiments de haine qu'il professait pour la Convention (celle-ci venait de le décréter de trahison), il ne tarda pas à passer du projet à l'exécution.

Il réunit dans ce but à Corte les plus fervents patriotes de l'île et ne négligea rien pour les amener à partager ses vues.

Parmi ces derniers se trouvait un jeune officier

de 23 ans à peine, étroitement lié au vieux général : c'était le jeune Napoléon Bonaparte.

Napoléon avait fait ses études en France et était imbu des idées françaises.

Il ne voyait pas cependant sans un sentiment de douleur les tristes événements qui se déroulaient sous les yeux de l'Europe ; mais, disait-il, l'anarchie actuelle ne saurait durer et l'ordre ne peut pas manquer de se rétablir bientôt.

Il avait espoir dans l'avenir.

Aussi, malgré ses efforts, Paoli n'avait pu parvenir à associer son jeune ami à ses projets de séparation.

Dans l'assemblée de Corte, Napoléon se déclara ouvertement pour la France, en soutenant que les intérêts du peuple corse étaient désormais inséparables de ceux de la grande nation.

Chaque pays, dit-il, a ses mauvais jours ; la France en ce moment traverse les siens. Mais, croyez-moi, le calme renaîtra, et alors vous regretterez d'avoir abandonné son drapeau pour celui de la vénale Angleterre.

Ces paroles, prononcées avec chaleur, irritèrent le vieux général.

Notre officier ne se faisait pas illusion sur leur portée : il savait très-bien que Paoli ne tarderait pas à tirer vengeance de l'opposition qu'il lui faisait au grand jour. Aussi s'empressa-t-il de sortir de Corte, afin d'échapper à la poursuite des paolistes.

Après avoir erré pendant plusieurs jours dans les makis, accompagné seulement de Bagaglio, son berger ou plutôt le berger de sa famille, il s'arrêta à Boccognano, où il espérait être en sûreté.

Par malheur, il fut trompé dans ses espérances ; trois paolistes, les nommés M..., A... et P..., l'avaient devancé et l'arrêtaient au moment où il sortait de chez le maire de la ville, M. Vezzovana.

Il fut immédiatement enfermé dans une petite maison entièrement délaissée par son propriétaire, car elle tombait en ruines ; on le laissa sous la garde d'un paysan armé de pied en cap.

Qui pourrait révéler les pensées qui traversèrent alors le cerveau de ce jeune homme !

Prévoyait-il qu'un jour il aurait dans ses mains les destinées de cette France qu'il avait si énergiquement défendue à la tribune de Corte, de cette France enfin pour qui il aurait donné sa vie et à laquelle il vient de sacrifier sa liberté ?

Paoli lui avait bien dit : — Tu n'as rien de moderne, ô Napoléon ! il y a en toi l'étoffe d'un homme de génie !

Mais ce jugement du vieux patriote ne pouvait faire pressentir au jeune Bonaparte que le prisonnier de Boccognano serait vingt années plus tard le prisonnier de Sainte-Hélène.

Le berger Bagaglio, voyant son maître entre les mains de ses ennemis, s'empressa de réunir quelques amis, afin de combiner un moyen d'évasion.

« Les fatalistes regardent comme un fait de mauvaise augure l'accident tragique qui vient d'avoir lieu au château de Varzin, et qui a arraché des larmes au « prince de fer. » Le valet du chancelier était occupé à nettoyer un fusil de chasse du prince de Bismark, sans se douter que l'arme était chargée; à un moment donné, le coup partit et la décharge atteignit le valet de chambre qui succomba presque aussitôt.

» Le prince, vivement ému par cette catastrophe, a dit en pleurant: « C'était mon plus fidèle serviteur, et certainement je ne trouverai jamais son pareil. »

» Ce serviteur, qui s'appelait Niedergejaess, était très-connu du public; il était présent au moment de l'attentat de Kullmann et figurait dans le procès en qualité de témoin principal à charge. Il devait accompagner le prince de Bismark en Italie. »

#### HERZÉGOVINE.

On écrit de Raguse au *Times* que les opérations militaires subissent le temps d'arrêt qui précède une active campagne: les Turcs se préparent à attaquer les insurgés dans toutes leurs positions. Ils ont été renforcés à Trébinje par l'arrivée de onze bataillons.

Qu'en résultera-t-il? On le saura à la fin de la semaine. Mais les pluies d'hiver, qui vont bientôt commencer, augmenteront les difficultés des opérations; aussi peut-on considérer que l'armée turque, malgré les renforts qu'elle a reçus, gagnera encore moins de terrain, relativement parlant, qu'en été avec moins de soldats.

« Il y a ici, ajoute le journaliste anglais, des correspondants de toute nation; parmi eux, il y a quelques officiers qui ont vu la guerre de près, ce sont des Italiens, des Autrichiens, des Français, des Russes. Eh bien, je n'en sais pas un qui ne soit d'opinion que la pacification militaire de l'Herzégovine est complètement impossible dans les circonstances présentes. Le corps consulaire partage le même avis, et l'un de ses membres, celui qui a le plus longtemps résidé dans le pays et qui est le mieux disposé pour la Turquie, m'a dit qu'il regardait l'Herzégovine comme une province perdue pour la Porte. »

Ce sentiment qu'on a de l'impuissance ottomane grandit tous les jours.

Le pacha de Mostar a adressé aux correspondants des journaux étrangers la requête d'aller visiter le champ de bataille d'Utona, pour se convaincre qu'une certaine quantité de chrétiens avaient été immolés là. M. de La Mothe, du *Temps*, s'est chargé de la besogne, et le correspondant du *Times* se demande comment M. de La Mothe s'acquittera de la tâche de distinguer entre chrétiens et musulmans, comment il fera pour se prononcer sur le culte auquel ont appartenu des cadavres exposés à la corruption de l'air et aux oiseaux du ciel depuis une semaine. C'est une question de flair, et on n'en manque pas au *Temps*, quand il faut plaider aux puissances et aux pachas du siècle.

Voilà pourtant à quoi tiennent les destinées.

Resté prisonnier de Paoli, Bonaparte eût peut-être péri, par ordre du grand patriote, ignoré de ses contemporains; libre, il devint général, consul et Empereur!

Pendant sa trop longue captivité sur le rocher de Sainte-Hélène, Napoléon s'est rappelé cet épisode de sa jeunesse.

Il n'a pas voulu quitter ce monde sans donner un témoignage de reconnaissance aux honorables personnes qui lui avaient sauvé la vie.

Il a légué au berger Bagaglio, à Tavera, au maire de Boccagnano, une somme de 25,000 fr., à Poggoli, à Costa et à Lévia une somme de 100,000 francs.

Comme on le voit, Napoléon ne possédait pas seulement le secret de gagner des batailles, il avait aussi le culte du souvenir. — L. R.

(Journal de Marseille.)

#### ACTUALITÉ.

Les vendanges sont terminées ou se terminent dans toute la France, et de partout on a les meilleures nouvelles.

#### LA DESTRUCTION D'INDIANOLA.

Nous empruntons au *Bulletin* de la Nouvelle-Orléans les détails suivants qui lui ont été communiqués par un voyageur qui arrive du Texas, sur le désastre d'Indianola:

« Le 15, il faisait une brise agréable, et l'aspect du ciel n'indiquait nullement l'approche d'une tempête. Les citoyens ne s'attendaient certainement pas à un malheur.

» Au coucher du soleil, l'obscurité devint effrayante, le vent souffla avec plus de violence, et jeudi, au point du jour, il passait sur la ville à raison de vingt-cinq milles à l'heure; on ne s'émut, cependant, de ce changement, que quand on apprit que l'eau couvrait, à une profondeur d'un pied, les rues les plus rapprochées de la baie. Les trafiquants se mirent à transporter leurs marchandises au premier étage et à prendre d'autres précautions nécessaires.

» A dix heures du matin, la violence du vent était épouvantable, l'eau monta de six pieds en deux heures, et presque toute la ville fut submergée.

» La peur s'empara de tous les habitants: ceux qui avaient des embarcations allaient d'un côté et d'un autre, transportant des femmes et des enfants en des lieux de sûreté, — ils le croyaient du moins. Personne ne pouvant quitter l'endroit, il fallait que chacun songeât aux moyens de se sauver.

» A minuit, un fort courant traversa la ville; c'est alors qu'on vit les maisons s'écrouler. Nous étions dans six pieds d'eau. On n'apercevait que les toits des demeures et les vagues écumeuses.

» Les cris de désespoir des mères et des enfants qui allaient se noyer dominaient le craquement des bâtisses et la grande voix des flots. Les malheureux imploraient du secours et personne ne pouvait leur en donner.

» Il m'est impossible de décrire ce spectacle; des hommes pleuraient à chaudes larmes, et beaucoup d'entre eux voulaient mourir plutôt que d'y assister.

» Vendredi matin, le vent se calma et la baisse de l'eau fut aussi rapide que sa hausse l'avait été; vers midi, on pouvait atteindre les quartiers élevés.

» Les citoyens purent mesurer l'étendue du désastre; il n'y avait pas une maison qui ne portât des marques de la tempête, des flots entiers étaient complètement nus, des magasins et des résidences avaient été balayés par l'épouvantable courant. Il fallut d'abord songer à ceux que le danger menaçait encore; on les enleva d'étages supérieurs d'édifices chancelants, puis on retira les cadavres de dessous les décombres.

» Grand Dieu, quelles scènes! Poissiez-vous ne jamais en contempler de semblables! Une ville de trois mille habitants inondée pendant douze heures et deux cent cinquante cadavres flottant sur l'eau.

» Samedi matin, les survivants allumèrent des feux que servirent à alimenter les débris de bâtisses, et, tandis qu'ils s'entretenaient de l'épouvantable malheur qui frappait Indianola, un courrier vint leur annon-

cer que des Mexicains dépouillaient les corps; une escouade partit sur-le-champ et à son retour on sut que sept des sacrilèges avaient péri.

» L'odeur des cadavres, jointe à celle des animaux qui avaient péri sur la côte, était presque insupportable.

» D'après le calcul de l'Observatoire, le vent souffla, jeudi soir, au moment de la chute, à raison de quatre-vingt-huit milles à l'heure, et les habitants disent que la rapidité était d'au moins cent milles pendant la nuit. Le baromètre tomba à 28 95 pouces, ce qu'on n'avait jamais vu à Indianola.

» On croit généralement qu'Indianola ne sera jamais rebâtie. Tous les habitants de cette malheureuse ville auxquels le désastre a laissé quelques moyens se hâtent d'aller à Victoria.

» Indianola est au nombre des choses du passé.

» Le courant a creusé dans la principale rue un abîme de quinze pieds.

» Pour donner une idée de la rapidité avec laquelle le sol a disparu sous l'eau, on raconte que quand les gardiens des animaux qui paissaient dans les prairies derrière la ville s'aperçurent des progrès de l'inondation, ils essayèrent d'y échapper, mais au bout de dix minutes l'eau était à la sangle de leurs selles; ils durent abandonner les bêtes et ne réussirent qu'à grand-peine à gagner le plateau à cause de la violence du vent qui les empêchait presque de se tenir sur leurs chevaux.

» A Saluria, petit endroit non loin de Powder Horn Point et qu'habitent les pilotes et leurs familles, quatre ou cinq personnes seulement, sur cent, ont survécu au désastre. »

#### Chronique Locale et de l'Ouest.

##### LA FÊTE DES ROSIERS.

Nous rappelons que demain dimanche aura lieu, aux Rosiers, la pose de la statue de Jeanne de Laval, reine de Sicile, bienfaitrice de la Vallée de la Loire.

Voici le programme de la fête:

A 2 heures 1/2, départ de la Mairie. Le cortège, accompagné de la musique des Rosiers et de la compagnie des sapeurs-pompiers, se rendra sur la place publique.

A 3 heures, bénédiction solennelle de la Statue. Aussitôt après la cérémonie, une distribution de pain sera faite aux pauvres de la commune.

Le soir, illumination de la place et de la Statue, retraite aux flambeaux avec le concours de la musique.

Le maximum de la crue de la Loire a été observé à Orléans le 14 octobre, à 40 heures du soir; il s'est élevé à 0<sup>m</sup> 75.

Par décret du Président de la République, en date du 5 octobre, M. Chicoteau, ex-principal clerc de M. Laumonier, notaire à Saumur, a été nommé notaire à Gizeux, canton de Langeais, en remplacement de M. Renard, démissionnaire.

qu'on fit usage de bons barils (*boños barridos*), bien et dûment cerclés en fer.

Lorsqu'on partait en voyage, on emportait généralement du vin dans des vaisseaux de cuir appelés *bouchians*, *boutiaux*, *boutilles* et enfin *bouteilles*, nom que l'on conserva aux flacons de verre, dont on commença seulement à se servir vers la fin du seizième siècle. La *Chronique scandaleuse* nous apprend qu'Edouard IV, roi d'Angleterre, en échange des présents qu'avait reçus son ambassadeur, envoya à Louis XI de « belles trompes de chasse et des bouteilles de cuir. »

Avant le seizième siècle, chez le roi comme chez les particuliers, on tirait donc le vin à la pièce. Si, à table, on buvait plusieurs sortes de vin, comme il arrivait les jours de grande cérémonie, on défonçait plusieurs futailles qui appartenaient ensuite au grand bouteiller. Cette charge, par cela même, était une des plus recherchées à la cour de nos anciens rois.

Ces vases de cuir étaient déjà bouchés, comme le furent plus tard les bouteilles de verre, avec des bouchons exactement semblables aux nôtres. On sait, du reste, que les Romains faisaient également servir le liège à cet usage.

M. Chicoteau a prêté serment en cette qualité, jeudi 14, devant le tribunal de Chinon.

En vertu d'instructions du ministre des finances, qui viennent d'être transmises aux préfets, tous les actes relatifs à la délivrance des permissions d'alignement sur les voies publiques doivent être, sans exception, soumis au timbre de dimension.

Cette obligation s'applique même aux demandes par lesquelles les constructeurs sollicitent l'autorisation d'exécuter leurs travaux.

Il nous paraît utile de porter cette prescription à la connaissance du public, parce que les demandes sur papier libre étant considérées comme non-avenues, il peut en résulter des retards nuisibles aux intérêts des constructeurs.

Une personne digne de foi nous assure, dit la *Liberté*, que la Compagnie concessionnaire des allumettes va présenter à la Chambre, dès sa rentrée, une pétition tendant à une répression plus énergique et plus sévère des fraudes commises à son préjudice.

Chacun sait que la loi punit les fraudeurs surpris d'une forte amende et de quelques jours de prison. Mais sachant par expérience que ceux qui se livrent à ce genre de fraude ne sont pas riches, la Compagnie voudrait voir diminuer l'amende et accroître la prison.

Elle aurait, de plus, l'intention d'augmenter les primes allouées aux agents chargés de rechercher les délinquants et de constater la contravention.

Tout cela est fort bien pour la Compagnie, mais va-t-elle enfin prendre des mesures pour améliorer ses produits?

Le public aussi a droit à quelques égards.

##### Moyen d'arrêter les chevaux qui s'emportent.

— Voici un moyen de retenir un cheval qui s'emporte, qu'il est bon de connaître.

Un sellier belge, M. Ingels, a imaginé un petit instrument nommé *muserolle*, consistant en deux tampons qui s'adaptent à la bride ordinaire et qui, lorsqu'on tire les rênes, bouchent les narines du cheval. Or, un cheval dont les narines sont bouchées, si violemment qu'il soit emporté, s'arrête tout court invariablement.

On a lieu de s'étonner que, dans un temps aussi fertile en inventions de tout genre, on ne se soit avisé encore d'un moyen aussi simple pour prévenir le plus fréquent et le plus dangereux des accidents de voitures.

##### Un bon procédé pour lessiver le linge.

Bien que nous ayons indiqué ce procédé l'an dernier, nous croyons utile de le signaler de nouveau en ce moment. Beaucoup de familles qui l'ignorent se trouveront bien d'en faire l'essai et d'en comparer les bons résultats aux effets ruineux du lessivage avec de la soude et de l'eau de javelle.

On fait dissoudre 150 grammes de savon dans 42 à 45 litres d'eau qu'on fait chauffer

#### Théâtre de Saumur.

Direction de M. Émile MARCQ.

Dimanche 17 octobre 1875.

Représentation extraordinaire donnée par les Artistes du THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON.

#### LA VIE DE BOHÈME

Pièce en 5 actes, mêlée de chants, de MM. Théodore Barrière et Henry Mürger.

##### DISTRIBUTION:

Marcel, peintre, M. Porel.  
Durandin, homme d'affaires, M. Tallien.  
Schaunard, musicien, M. Georges Richard.  
Rodolphe, poète, M. Grandier.  
Gustave Colline, philosophe, M. Clerh.  
Baptiste, domestique, M. Montbars.  
Un vieux monsieur, M. Fréville.  
Un médecin, M. Monval.  
Un garçon de caisse, M. Petit.  
Mimi, M<sup>lle</sup> Hélène Petit.  
Césarine de Rouvre, M<sup>lle</sup> Gabrielle Gravier.  
Musette, M<sup>lle</sup> Amélie Fassy.  
Phémie, M<sup>lle</sup> Alice Lody.

##### LE SPECTACLE COMMENCERA PAR

Livre III, chapitre I<sup>er</sup>, comédie en 1 acte, de MM. Eugène Pierron et Henri Augu.  
Jouée par MM. Porel, Monval et M<sup>lle</sup> Hélène Petit.

Bureaux à 7 h. 1/2; rideau à 8 h.

au degré le plus élevé que puisse supporter la main. On ajoute à cette eau de savon trois cuillerées de bouche d'alcali ou ammoniacque ou trois cuillerées d'essence de térébenthine. On mélange bien le tout, puis on plonge le linge à nettoyer, on l'y fait séjourner pendant deux ou trois heures dans le vase bien hermétiquement couvert.

Au bout de trois heures la lessive est faite ; il ne reste plus qu'à rincer, essorer et à laver le linge comme dans les lessivages habituels. L'eau de savon peut servir à une seconde lessive, en la réchauffant et en y ajoutant de nouveau de l'ammoniacque et de l'essence de térébenthine. (Gazette des campagnes.)

## THÉÂTRE.

Demain dimanche, en assistant à la représentation de la *Vie de Bohème* et de l'acte III, chapitre I<sup>er</sup>, le public saumurois pourra se croire, encore une fois, transporté dans l'un des principaux théâtres de Paris. En effet, la troupe de l'Odéon ayant été arrêtée au passage par M. Marck, va paraître de nouveau sur notre scène, où elle a déjà obtenu tant de succès il y a quelque temps.

La présence d'un seul artiste du second Théâtre-Français, soit M. Porel, M. Georges Richard, M<sup>lle</sup> Hélène Petit ou autre, serait déjà une bonne fortune pour un théâtre de province ; mais la réunion d'une troupe complète d'acteurs parisiens, qui vient de donner dix représentations à Marseille, cinq à Toulouse, etc., est un événement bien autrement remarquable.

Lundi dernier, pour l'ouverture de la saison théâtrale, la *Favorite* a été jouée devant une belle salle. M<sup>me</sup> Legénel, forte chanteuse, a reçu de nombreux applaudissements. Depuis l'inauguration du théâtre de Saumur, c'était la seconde fois, sur cinq ou six représentations de la *Favorite*, que le rôle de Léonor était tenu convenablement. M. Degrave nous a fait entendre sa bonne voix de basse, qui sera mieux appréciée encore dans une autre œuvre. M<sup>lle</sup> Mascart est bien la plus charmante Inès que l'on puisse voir. Nous l'applaudirons à la prochaine représentation d'opéra, à côté de M<sup>lle</sup> Victoria Papin, première chanteuse, qui vient d'être reçue à l'unanimité au Grand-Théâtre d'Angers.

Le *Journal de Maine-et-Loire* nous apprend que jeudi soir avait lieu au Grand-Théâtre le vote sur les débuts de six artistes de la troupe d'opéra-comique.

Voici les résultats :

### Quatre-vingt-un votants :

M<sup>lle</sup> Victoria Papin, première chanteuse, reçue à l'unanimité par 84 voix.  
M<sup>lle</sup> Mascart, première dugazon, reçue par 74 voix.  
M<sup>me</sup> Deblye, duègne, reçue par 74 voix.  
M. Gustave Simon, larquette, reçu par 66 voix.  
M. Moreau, ténor : 46 voix. N'ayant pas obtenu les deux tiers des suffrages, c'est-à-dire 54 voix, M. Moreau reste soumis à l'acceptation ou au refus de l'administration municipale.  
M. Bonnet, premier ténor : 42 voix. Reçu.

## Variétés.

### LE ROI DU BILLARD.

Une célébrité parisienne, dont beaucoup de personnes ont peut-être oublié le nom, mais à laquelle, à coup sûr, Louis XIV eût fait une pension, vient de disparaître. Nous voulons parler de Berger, le célèbre professeur de billard, dont les carambolages ont fait fureur, non-seulement en France, mais en Amérique. Berger était d'une telle force à ce jeu, par exemple, qu'un jour, à New-York, il engagea un professeur yankee, une partie de billard en douze cents points, et en fit onze cents d'une seule série. Il y a dix ans, la foule se pressait à la porte du café du XIX<sup>e</sup> Siècle, sur le boulevard Sébastopol, pour voir Berger lutter d'adresse avec son émule Barthélemy. Le roi du billard, qui a eu comme beaucoup d'autres sa popularité et qui a formé la plupart des professeurs actuels, vient de

mourir dans son village natal, à Thoisy, département de l'Ain. Il n'était âgé que de cinquante-sept ans.

Berger a élevé le jeu de billard à la hauteur d'une véritable science. Il a consacré sa vie à le faire progresser, et nul mieux que lui n'en connaissait les secrets et les ressources. Il a écrit à ce sujet un ouvrage spécial.

Avant Berger, le jeu de billard n'existait pas. C'était une course aux billes et aux blouses qui n'avait d'intérêt que pour les militaires en retraite, et cette occupation monotone n'était pas faite pour développer de grandes qualités et de nobles instincts.

Mais enfin Berger vint et, le premier en France, il ouvrit aux joueurs un horizon immense...

Le nouveau maître avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer de trois billes d'ivoire, d'un tapis vert et de quatre bandes. Ce n'était pas seulement un plaisir qu'il allait se procurer en se jouant des difficultés les plus grandes que présentent le *retro* ou la *serie*, c'était tout simplement la popularité, cette gloire en gros sous qu'il allait conquérir.

Quand il vit qu'il avait découvert tout un monde, Berger consacra sa vie à se rendre digne des admirations qu'il provoquait, et, avec une enthousiaste ardeur, il piocha son jeu, soigna sa méthode et perfectionna son style.

Dans son genre, Berger était un classique. Il ne fallait pas lui demander de ces coups d'éclat qui détonnent dans une partie comme le gilet rouge de Gauthier dans un salon de bourgeois ; ce qu'on avait le droit d'attendre de lui, c'était la correction, l'harmonie, le goût.

Quand il prenait son sceptre, je veux dire la queue d'ébène dont il tirait de si grands effets, les amateurs s'approchaient respectueusement, la galerie s'augmentait à vue d'œil, et les buveurs les plus incorrigibles faisaient trêve à leurs libations pour venir à leur tour d'un spectacle sans pareil.

Berger avait eu soin de prendre dans la foule un adversaire *in partibus*, c'est-à-dire un patient qui se bornerait à répéter, sur tous les tons : Bien joué, bien joué ! et la partie commençait.

Au début, Berger n'allait pas vite en besogne. Il voulait conquérir le public par son application constante : il avait l'exorde insinuant. Mais bientôt le maître oubliait les badauds et les connaisseurs qui le couvaient du regard, et, la fièvre du succès s'emparant de lui, il éblouissait son monde sans aucun ménagement.

Le célèbre professeur avait dans sa clientèle plusieurs rois, princesses et autres personnages plus ou moins augustes. De temps en temps il se déplaçait pour aller les remettre dans le droit chemin de « la série ».

Lorsqu'il habitait Paris et qu'il trônait au Palais-Royal, il lui est souvent arrivé d'initier Alfred de Musset au noble jeu du billard. Le poète des *Nuits*, l'auteur de *Rolla*, manquait d'inspiration... dans la partie. Berger disait un jour qu'il ne pouvait rien faire d'Alfred. « Il jouait comme un sacre ! »

Musset a dédié une pièce de vers à son ami Berger. Cette « série » d'alexandrins a causé au maître un vif plaisir, et souvent il en parlait avec enthousiasme.

Vers 1864, l'illustre professeur fut appelé chez Napoléon III. Il devait donner à l'Empereur quelques leçons, et mettre en pratique devant lui les théories qu'il avait exposées dans son ouvrage spécial.

A peine entré dans la salle de billard où l'Empereur l'attendait, Berger salua et s'exprima à peu près en ces termes :

« Sire, c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir. Permettez-moi d'en profiter pour vous dire mon opinion sur votre gouvernement. »

Et le professeur continua sur ce ton, pendant un long quart d'heure, jugeant les hommes et les choses avec un sans-gêne étrange.

L'Empereur écouta Berger avec cet air bienveillant et distrait qui lui était familier, et l'histoire raconte qu'il lui serra la main en lui disant :

« Berger, vous êtes un honnête homme ! »

Commencée de la sorte, la leçon ne fut pas intéressante. Elle finit même avant l'heure fixée, et quand Berger sortit des Tuileries, une main lui frappa sur l'épaule. C'était celle de Félix, le valet de chambre de Napoléon et ami de vieille date du professeur de billard.

— Comment trouves-tu la leçon ? s'écria Berger.

— Fameuse, répondit Félix. Ah ! si tout le monde lui parlait comme ça !

Berger s'était retiré à Lyon depuis longtemps. Son café, le café du XIX<sup>e</sup> Siècle, était le rendez-vous de tous les joueurs de billard de la cité lyonnaise.

Ce prince... du carambolage avait des amis partout ; il sera beaucoup regretté, car c'était un homme de cœur, dans toute l'acceptation du mot.

## Faits divers.

On lit dans le *Petit Marseillais* :

Le tunnel sous lequel doit passer le chemin de fer du vieux port a été, mardi matin, le théâtre d'une terrible catastrophe.

Plusieurs ouvriers d'origine italienne, occupés à extraire des pierres dans l'intérieur de ce tunnel, avaient fait partir, vers une heure, quatorze mines dont l'une n'avait sans doute pas entièrement fait explosion. Ils travaillaient, vers deux heures, à en creuser de nouvelles, lorsqu'une explosion formidable se produisit.

Huit des ouvriers qui se trouvaient près de là ont été atteints par les projectiles.

Les cinq premiers ont été aussitôt transportés à l'Hôtel-Dieu où l'un d'eux est mort à sept heures. Quant aux trois autres, moins grièvement blessés, ils ont été conduits à leurs domiciles.

On présume qu'une étincelle, produite par le choc de la barre à mine contre le roc, aura communiqué le feu à la mine qui n'était pas partie.

On rapporte un incident des plus plaisants auquel a donné lieu, dimanche, l'élection municipale du quartier de la Sorbonne.

Dans la troisième section (rue Boutigny), quand il s'est agi de procéder au dépouillement du scrutin, l'assesseur à qui, le matin, avait été confiée la clef de l'urne, avait disparu. Le président envoie un électeur à son domicile. Point d'assesseur ; sa femme seule était présente. Le visiteur lui demande où il pourrait retrouver son mari.

— M. X..., répond la dame avec beaucoup de dignité, est depuis ce matin occupé à remplir ses devoirs de citoyen.

— C'est précisément à cause du contraire que je viens vous demander où je pourrais le trouver. Il a disparu depuis ce matin en emportant dans sa poche les clefs de l'urne électorale de la rue de Boutigny.

A ces mots, la dame faillit tomber à la renverse. On a dû faire ouvrir l'urne par un serrurier.

La France ne s'en doute guère, ni peut-être non plus la Chine. Il y a un Français parmi les hommes qui, dans ces dernières années, ont rendu le plus de services à la cause de la vieille dynastie manchoue, battue en brèche par l'insurrection, toujours debout, quoique bien affaiblie, des mahométans et des rebelles aux longs cheveux, et ce Français n'est pas l'un de nos ingénieurs, ou de nos diplomates, ou de nos généraux connus. Il n'a passé ni par l'École polytechnique, ni par l'École de Saint-Cyr, ni par l'École centrale. Il n'est pas même bachelier. C'est tout au plus s'il a appris à lire et à écrire dans une école des Frères.

Il s'appelle Pinel et il était tambour, ou quelque chose d'approchant, dans les troupes de la dernière expédition française. A-t-il été fait prisonnier, a-t-il tout simplement déserté ? Toujours est-il que Pinel n'a pas rallié au retour le drapeau de son régiment et que le général Cousin de Montauban est revenu de Chine sans lui.

Le tambour avait son plan. Pourquoi, s'est-il dit, verrait-on s'interrompre la légende des marmitons et des simples fantassins nés du côté de Garonne qui, Dieu et le hasard aidant, sont devenus de grands personnages dans les cours d'Asie ? Généralement, ces fortunes se faisaient dans l'Inde auprès des Nababs. Pinel a pensé que le temps était venu de mettre à contribution le Céleste-Empire.

Ayant donc eu pitié des manœuvres faites par les Chinois avec leurs fusils en fer blanc et leurs canons en bois, le tambour Pinel est entré dans leur armée en qualité d'officier instructeur. De grade en grade, il est devenu général et mandarin militaire avec le bouton rouge sur son chapeau.

M. Pinel n'est plus M. Pinel. Il s'appelle maintenant Pi-Ta-Jen et s'est complètement

chinois. Il a épousé quatre femmes à la fois.

Les Italiens s'apprentent à fêter le centenaire de Cristofori, l'inventeur du piano. Le comité organisé pour ce centenaire, et présidé par M. le commandeur Casamorata, a arrêté définitivement le programme de ces fêtes, qui auront lieu à Florence au mois de mai prochain. Tous les principaux pianistes italiens ont adhéré aux propositions du comité. Les fêtes auront lieu moyennant une souscription, ouverte plus particulièrement parmi les artistes de musique.

On annonce qu'une grande rivière navigable vient d'être découverte dans la Papouisie (Nouvelle-Guinée).

Cette rivière va faciliter, dit une dépêche de Sydney, l'exploration de l'intérieur encore peu connu de cette grande île, située au nord de l'Australie, dont elle est séparée par le détroit de Torrès.

Testament original. — Il est mort récemment en Amérique un planteur de coton, dont le testament est certes un des spécimens les plus curieux de la fantaisie américaine.

Il laisse une fortune de cinq cent mille francs, répartie ainsi par un testament en bonne et due forme :

« Je lègue tous mes biens aux enfants de mon frère aux conditions suivantes : Désirant reconnaître le service que mon chien de Terre-Neuve m'a rendu en me sauvant la vie un jour que je me noyais, et voulant constituer une rente au profit de ma gouvernante, j'établis ladite gouvernante nourricière, tutrice et mère (sic) de mon chien.

» Mes héritiers naturels seront obligés de ce chef à lui payer, sur ma fortune totale, une rente quotidienne dont voici les conditions :

» Cette rente durera aussi longtemps que vivra le terre-neuve, mais pas une seconde (sic) de plus.

» La première année qui suivra le jour de ma mort, aussi longtemps que vivra le terre-neuve, ma gouvernante touchera vingt-cinq francs par mois ; la seconde année, cinquante francs par jour ; la troisième année, soixante-quinze francs.

» Le jour de la mort du chien, il sera payé à la gouvernante, par jour d'existence dudit chien, six cent vingt-cinq francs.

» Le jour de la mort du chien, il lui sera payé, par heure, mille deux cent cinquante francs.

» La dernière heure de la vie du chien, elle recevra, par minute, mille huit cent soixante-quinze francs et, par seconde de la dernière minute, deux mille cinq cents francs.

» Mon notaire est chargé de veiller à l'exécution de ce testament. »

### LE TROUSSEAU D'UNE PRINCESSE.

La *Vie parisienne* fait la description suivante des toilettes du trousseau de la future princesse de Serbie :

Une robe de mariée en satin blanc, garnie devant en tablier de flots de dentelles d'Alençon froncées en cascade, de délicates branches de fleurs d'orange sont mêlées aux dentelles. La traîne immense est unie. Corsage moyen garni de dentelles.

Une robe d'apparat en faille soufre à plissés en gaze blanche, branches de chêne avec leurs glands jetés sur le tablier.

Une autre robe de soie en satin couleur d'argent à tablier de gaze, fleuri de chaque côté de très-grosses roses pâles.

Une en faille bleu Danube couverte de malines.

Un costume de voyage en sicilienne marron, la jupe garnie derrière de volants et de sicilienne bordée de velours, le tablier entouré d'un biais de velours et d'une bande de plumes, corsage-jacquette à grandes basques, encadrées de plumes.

Une robe de chambre en sicilienne blanche, toute garnie de roses et de cascades de malines à flots de rubans roses.

Pourquoi les Normands ont-ils plus de chance que d'autres de gagner à la loterie ? — C'est tout simple, c'est parce qu'ils ont Saint-Lô dans la Manche.

Pour les articles non signés : P. GODET.

